

## SFAX SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE

Diaspora Sfaxienne 2005, p51

C'était le 8 novembre 1942. A la radio on annonce que les troupes alliées ont débarqué en Afrique du Nord, plus précisément au Maroc et en Algérie. On les attend avec fébrilité en Tunisie. Mais, malheureusement c'est le contraire que se produit. Ce sont les Allemands qui les ont devancés et occupent tout le pays, la Tunisie.

Après quelques jours, nous voyons à Sfax les soldats allemands défilier partout dans la ville. Puis ce sont les ordres donnés par affiches, sur les murs, concernant uniquement les Juifs : remettre aux autorités tous les moyens de transports, voitures automobiles, bicyclette, etc.. C'est ensuite le tour des appareils radio, etc..

Une représentation juive est constituée auprès des Allemands : le docteur SPERBER, Henri COHEN et Max LUMBROSO. Ils siègent avec les Allemands dans un lieu qui s'appelle l'usine HALFON. Les Allemands réquisitionnent et expulsent plusieurs familles de leurs maisons, ils pillent des magasins. Dès les premiers jours, surviennent les premiers bombardements par l'aviation alliée et une grande partie de la population se réfugie dans les jardins arabes à quelques kilomètres de la ville. Il y a particulièrement un centre où sont rassemblées plusieurs familles juives, qui est devenu comme un camp de réfugiés ; c'est ce que l'on appelle « camp d'el graoua » et notamment le docteur SPERBER.

Les Allemands décident le port de l'étoile jaune pour la population juive ce qui va leur permettre de faire des rafles dans les rues de la ville et prendre les juifs pour le travail.

Par la suite cela se fait d'une façon plus organisée ; ils ordonnent au comité juif de mobiliser un millier de jeunes juifs pour le travail et réparer les dégâts causés par les bombardements américains dans le port et les camps d'aviation.

Pendant tout le temps de l'occupation allemande ces jeunes juifs, (dont j'étais avec mes frères) ont travaillé durement dans des conditions qu'ils n'avaient jamais connues ; parfois sans aliments et sans eau. Entre parenthèse, ces bombardements ont fait de nombreuses victimes parmi la population juive. Par-dessus le marché les Allemands condamnent la communauté juive à payer une indemnité de plusieurs millions, sous le prétexte que les juifs sont les responsables de cette guerre.

Vers fin mars 1942 (sic, actually 1943), sans doute sentant la partie perdue pour eux, les Allemands ont confisqué chez de riches familles juives des bijoux et autres biens. Ce fut

le cas d'une famille parente, la famille ZANA où, guidés par un indicateur juif, Maurice N..... des officiers allemands confisquèrent ce qu'ils réussirent à trouver.

Au début avril 1943, les autorités allemandes ordonnèrent le rassemblement de tous les jeunes juifs de 20 à 40 ans à l'usine HALFON, munis de nourriture, de bons souliers et de couverture. Dans l'après midi , les Allemands sont partis, nous laissant seuls. C'était pour nous un vrai miracle et nous sommes retournés dans notre camp dans un camion de soldats italiens, que nous bénissons jusqu'à aujourd'hui.

Nous sûmes par la suite que, ce jour-là, un navire allemand devait nous prendre pour l'Europe. Le vendredi 9 avril les Allemands commencèrent à quitter les lieux.

vint enfin, le grand jour de la délivrance, le samedi 10 avril 1943, qui nous permit de célébrer, quelques jours plus tard, les fêtes de PESSAH, comme par miracle dans la joie et l'abondance.

Mais depuis et aujourd'hui encore nous ne pouvons oublier nos frères tombés pendant l'occupation allemande de Sfax.

**Moïse BOUHNİK**

## **SOUVENIRS D'APRES GUERRE APRES L'OCCUPATION ALLEMANDE**

Diaspora Sfaxienne 2005, p53

Quelques jours après la libération de Sfax, la samedi 10 avril 1943, tous ceux qui avaient évacué la ville, en raison des bombardements, commencèrent à s'organiser pour retourner à une vie normale. Pour chacun, dans la mesure de son possible, retourner à la vie d'avant c'était un « rêve » Une grande partie du quartier juif avait été détruite, donc il y avait impossibilité d'y retourner.

Nombreux furent ceux qui quittèrent les refuges lointains « GRAOUAS » et autres jardins des routes de Tunis, Teniour, El Aîné, Triaga, pour passer provisoirement à des maisons arabes, à un ou deux kilomètres de la ville, comme un quartier appelé « Zanket Ben Saïde » ou autre.

Pour les nombreuses familles qui étaient avec nous dans les jardins des deux frères Mohamed et Hsouna ZRIBI, je ne sais comment elles se dispersèrent, se débrouillèrent, soit à « Zenket Ben Saïd » à Picville, Moulinville, etc....

Mon père et notre voisin Isaac NAIM, louèrent ensemble une maison arabe sur la route de Tunis ; un endroit appelé « Majel El Bguer » Notre chère maman nous raconta alors, qu'elle connaissait bien cet endroit où elle avait passé une partie de son enfance, chez sa grand-mère qui y avait un jardin. Dans un Bordj attenant il y avait les familles Albert et René ZANA, qui avaient été avec nous au jardin ZRIBI. Je me rappelle qu'à côté de chez nous il y avait une famille BORG-OUVIER qui avait une radio, chose rare, aussi le soir nous allions près de leur tabia pour écouter les nouvelles.

A part l'habitation, il faut maintenant penser au travail. Le magasin de mon père en ville arabe a été pillé. Il ne reste plus rien de toute son installation. Cela est arrivé non pas lors de l'occupation, mais après l'arrivée des Anglais, par un arabe employé des travaux publics, un certain K.....J'ai d'ailleurs déposé une plainte auprès de la Police, sans résultat...

En ce qui me concerne, je reprends contact avec Maître GANEM qui s'est réinstallé, avec une table, deux chaises et une machine à écrire, dans un coin de l'usine HALFON, en attendant mieux.

Quelques jours après, j'eus une infection à la main droite qui me provoqua une forte fièvre ; j'avais le bras enflé jusqu'à l'épaule et délirai sans arrêt. Je fus sauvé grâce à l'initiative de mon cher frère qui réussit, très difficilement à se procurer du SULFAMIDE qui n'existait alors nulle part. Je racontais, par la suite, que dans mon délire, chose curieuse, je voyais mes poches pleines de pièces d'or.

Après ma guérison je retournais chez Maître GANEM. Pendant mes heures perdues, j'étais en contact avec un ami qui me racontait qu'il achetait des « Louis d'or » chez des soldats venant de Tripoli pour les revendre sur place, avec un très bon bénéfice.

J'en parlais le soir avec notre voisin NAIM, et notamment avec leur fils Chouly, qui était de mon âge, et l'idée nous vint à tous deux de voyager en « TREMP » à Tripoli pour y acheter des Louis. Nous arrivons à nous débrouiller deux uniformes militaires mais mes parents s'opposèrent à mon voyage.

Chouly était français et avait le droit de porter un uniforme militaire, ce qui n'était pas mon cas. Donc Chouly prend tout l'argent qu'il y avait chez mon père et prend la route.

Alors qu'il devait retourner après deux ou trois jours, plus d'une semaine passe et aucune nouvelle de notre Chouly ; ses parents commencent à se lamenter...et voici qu'après une dizaine de jours nous le voyons revenir avec une barbe hirsute, les habits fripés

mais.....les poches pleines de Louis d'or. Je vais de suite chez mon ami qui les revend avec

un bon bénéfice pour chacun.

Il y eut, par la suite, une deuxième expédition qui rapporta beaucoup moins, bien entendu. La troisième fut décevante et nous décidâmes, Chouly et moi d'aller à Tunis pour y vendre notre or.

Je ne me rappelle plus comment nous avons voyagé et comment nous avons vendu. Tout ce dont je me rappelle c'est que c'était le jour de l'arrivée du Général de Gaulle et de Joséphine BAKER. N'ayant pas trouvé de chambres d'hôtel, nous avons passé la nuit dans un wagon de tramway. Il faisait chaud. Nous passâmes la deuxième nuit chez une famille juive, je ne sais plus comment. Par la suite nous prîmes une chambre à l'hôtel « RITZ » Après deux ou trois jours je vois apparaître mon cher papa qui tenait à ce que nous retournions tous deux à Sfax le soir même.

Encore une fois je ne sais pas comment nous avons fait. Nous avons trouvé un camion de marchandises pour Sfax. Nous étions juchés, en équilibre instable, sur les marchandises en haut du camion. Nous sommes sortis vers le milieu de la nuit, avec un chauffeur qui paraissait ivre. Vers l'aube nous sommes en panne à M'Saken, au bord d'une route déserte. Pendant des heures aucune voiture ne passe, à part quelques ânes et chameaux. Nous étions vendredi et il fallait que nous soyons rentrés chez nous avant l'heure du Chabbat

Et voilà, qu'aux premières heures du matin, une balle de fusil siffle à mes oreilles et touche le camion ; nous nous aperçûmes que nous étions près d'un camp militaire. C'était un miracle que je n'aie pas été touché. Enfin, l'autre miracle vint ; une voiture automobile accepta de nous prendre jusqu'à Sfax.

Le temps passe. J'ai repris le travail chez Maître GANEM. Nous sommes maintenant dans un bureau en ville arabe, place Barberousse (ancienne clinique du Docteur BISMUTH)

Quant à mon père, avec mes frères, il à remis un peu d'ordre dans le magasin de la ville arabe ; on récupère quelques étagères. A nouveau on commande des parfums à Tunis, le travail reprend.

Moïse BOUHNİK

***LES BOMBARDEMENTS DE SFAX***  
**du samedi 28 novembre 1942 au samedi 10 avril 1943**

(From Diaspora Sfaxienne 2005, p54-56)

Le premier bombardement de Sfax par l'aviation alliée eut lieu le samedi 28 novembre 1942, vers midi.

La ville, comme tout le pays, avait été occupée par les troupes de l'Axe. Ce jour-là, la cible des avions alliés était la ligne de chemin de fer, à l'ancienne gendarmerie.

Nous (notre famille) avions deux magasins dans ce quartier et ils furent complètement détruits dans ce bombardement. Notre cher père, au lieu de se lamenter sur la perte de ses biens, remercia le bon Dieu que c'était un samedi, jour de fermeture des magasins, faute de quoi il y aurait eu de nombreuses victimes parmi nous.

Si je me rappelle bien, le deuxième et le troisième bombardements sur Sfax ont eu lieu le lundi 14 décembre. J'étais à mon travail, au bureau de Maître GANEM ; vers 11 heures nous avons entendu la sirène de l'alerte et tout de suite après les déflagrations des bombes qui tombaient et les détonations de la D.C.A. Nous nous étions abrités dans les escaliers ; tout l'immeuble tremblait sous les secousses et une fine poussière tombait sur nous. A la fin du bombardement, je suis sorti me renseigner et, j'ai appris qu'il y avait eu des victimes, particulièrement du côté de l'ancienne gendarmerie.

Mon regretté frère SAMY, qui était venu ce matin-là sur l'emplacement de nos magasins bombardés pour essayer de retirer quelques marchandises des décombres, fut blessé à la tête et reçut les premiers soins. Je le vis avec un pansement et je lui dis de rentrer de suite au jardin pour tranquilliser la famille. Je dois souligner que dès le premier bombardement, mon cher père, avec d'autres familles, avait décidé de s'abriter en dehors de la ville bombardée et avait loué un jardin avec habitation à quelques kilomètres de la ville chez un certain Hsouna ZRI8I (voir dans la O.S. 38 -Année 2004 - LE JARDIN DE HSOUNA)

Vers midi, je prends ma bicyclette et je me rends à l'ancienne gendarmerie pour avoir des nouvelles de nos proches qui y habitent. Grâce à Dieu, ils s'en sont tirés et en sont quittes pour la peur. Il y a un grand attroupement où chacun raconte les choses à sa façon. Et voilà que s'approche vers moi un homme, à l'allure un peu bizarre, qui me demande une aumône. Je lui dis que je n'ai pas de monnaie et alors il me demande une cigarette et, je ne sais

comment, il me prend la main et me dit textuellement : " Tu es protégé et tu vas être sauvé !" Je n'y pensais plus.....

Ce même jour, vers 14/15 heures, j'étais à notre maison de la rue Barthélémy St. Hilaire, numéro 16, préparant des denrées alimentaires pour les amener au jardin ; je descends vers la rue Flatters pour chercher un portefaix et une charrette. Arrivé rue Flatters, j'entends la sirène de l'alerte : tout le monde court et, sans savoir comment, je me trouve à l'entrée de la grande Synagogue. On entendait les avions américains vrombir lourdement au-dessus de nos têtes et soudain un grand fracas répété ; c'était la chute de quatre ou cinq bombes. J'appris par la suite que deux fillettes, qui étaient venues puiser de l'eau dans la citerne de la Synagogue, avaient été écrasées par ces bombes qui, par une chance inouïe, sont tombées comme des pierres et n'ont pas explosé. Pour ma part, dès la première bombe, j'étais tombé sur mes genoux et me retrouvais tout recouvert d'une couche de poussière blanche. Je ne sais comment, en quelques minutes, d'un seul trait, je suis arrivé au jardin tout bouleversé, je n'avais pas la force de parler.

On raconta, par la suite, que ce bombardement avait fait un vrai carnage ; à l'embranchement entre Bab Djebli et l'ancienne gendarmerie, des dizaines de charrettes avec hommes et bêtes furent pulvérisées. Personnellement, je suis resté plusieurs jours comme traumatisé tremblant à chaque grand bruit.

Il y eut par la suite plusieurs autres bombardements, de jour comme de nuit. Je me souviens d'un bombardement particulièrement violent, au milieu de la nuit, et nous vîmes des sortes de lampions lumineux descendre du ciel, jusque dans notre jardin. J'étais tellement effrayé par les explosions que je sentais mes pieds et mes bras trembler violemment et se mouvoir sans que je puisse les retenir.

Encore d'autres bombardements. Avec le temps je reprends mon équilibre. J'ai encore le courage de descendre en ville, à notre maison, où je n'ai pas été depuis le 14 décembre.

Et voici le terrible bombardement du 31 décembre 1942. Je ne sais quel a été le nombre des victimes, mais cela a été le signal pour les derniers " courageux " qui n'avaient pas encore quitté la ville pour en déguerpir en vitesse. Et c'est ainsi qu'au milieu de cette nuit-là ont vit plusieurs familles, parmi lesquelles celle d'Albert ZANA et de ma tante Henriette, venir se jeter, si j'ose dire, se réfugier dans notre jardin demandant une petite place pour dormir.

Le lendemain, ces familles ZANA, avec beaucoup d'autre louèrent le jardin voisin du notre, appartenant au frère de notre propriétaire. Jusqu'à la libération, le 10 avril 1943, il y eut encore de nombreux bombardements qui virent la destruction de tout le quartier juif avec toutes ses Synagogues. Il paraît que les pilotes américains visaient les installations du Port, et c'est la quartier juif qui reçut les bombes (\*)

Plusieurs juifs furent tués sous les bombardements et pour l'instant je ne me souviens pas de tous. Voici les noms de quelques-uns :GHARIANI (frère du coiffeur) NAHUM (comptable chez Caltagirone) JUNES (fils du coiffeur) et à la rue Flatters : Lucien HANOUN, le père Haïm CHELLY et un fils Elie, un ou deux de leurs neveux de la famille BONAN à Tunis.

Après la peur qui m'avait saisi lors des premiers bombardements, je repris petit à petit courage et descendis plus q'une fois en ville alors qu'il y avait er un peu partout encore les Allemands, sans savoir que je risquais d'être arrêté et fusillé sur place. Ces incursions, si imprudentes, me permirent alors de visiter, par curiosité, plusieurs maisons et de voir des quantités d'immeubles bombardés avec un peu partout des pans entiers près à s'effondrer. Ainsi, dans notre rue Barthélémy St. Hilaire, je revois encore les pans de murs, tenant à un fil, des immeubles où habitaient les familles BERGUIG et autres.

Aujourd'hui, déjà plus de 60 ans sont passés. Une ville nouvelle est sortie des décombres, mais je me rappelle beaucoup plus de tous les quartiers de Sfax d'avant guerre que de tout ce qui a été reconstruit.

Moïse BOUHNİK

(\*) Et pour cause, les avions alliées lâchaient leurs bombes toujours trop tôt (d'après mon père)

Les bombes étaient lâchées un peu après le chemin des Brigands. Nous les entendions fortement " siffler " au-dessus de nos têtes ; nous étions réfugiés à la cité Lyon à Moulinville : " N'ayez pas peur, ce n'est pas pour nous, ils ont encore lâché leurs bombes trop tôt ! " dit mon père en précisant qu'en fait c'est le port qui était visé. Une seule fois nous avons cru notre dernière arrivée. J'ai encore ce sifflement sinistre dans les oreilles ; on aurait dit que la bombe passait au ras du toit. Mon père nous a pris dans ses bras en disant : " Seigneur, elle est pour nous !..." Cette bombe était tombée sur la villa des TAVERNA. Mme TAVERNA s'est retrouvée, appelant à l'aide, presque nue sur un tas de décombres sous lesquelles gisaient son mari, sa fille et son beau-frère. Il ne restait qu'un pan de mur de façade avec une fenêtre comme le témoignage des horreurs d'une guerre injuste et de la mort d'innocents. C'était, si ma mémoire est bonne, le 7 ou 8 avril 1943. C'est aussi au cours de ce bombardement que sont morts les DAMATO, les parents, les trois enfants, seule l'aînée, Marcelle, coincée dans un coin par un tas de gravats a été retrouvée vivante.

Marguerite AXISA-ALABERT

Ajoutons, pour faire bonne mesure que l'Eglise catholique et le Temple eurent le même sort, ainsi que le Théâtre et le Collège de Jeunes Filles, etc... Lorsque nous avons pu rentrer à Sfax toute la partie où se trouvait notre appartement avait été totalement détruite : vous ouvriez une porte et vous vous trouviez sur le vide et les gravats...En revanche l'immeuble des Postes n'a jamais été touché. Les bombardements aveugles faits de haute altitude présentaient l'avantage de ne pas faire courir de risques aux équipages américains (America first !) contrairement aux habitudes des Anglais.

**Michelle CONSTANT-JOURDAN**